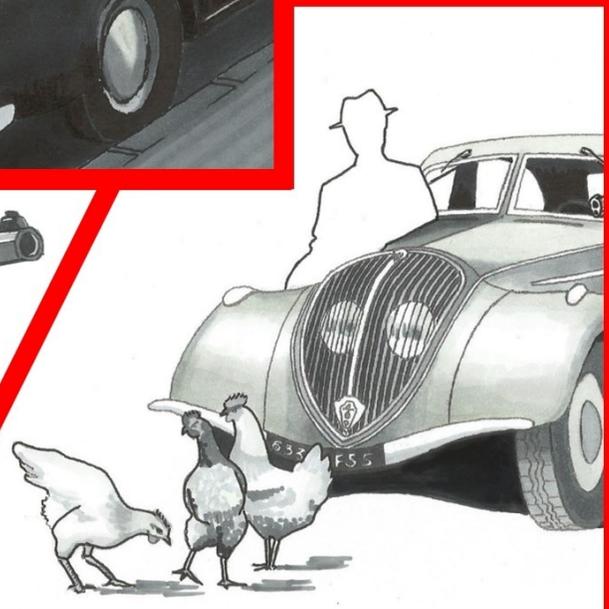


Vous voulez de mes nouvelles ?

Textes et dessins de Bernard Garrette



Bernard Garrette

Vous voulez de mes
nouvelles ?

© Bernard Garrette, 2016

ISBN numérique : 979-10-262-0726-9

librinova 

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Léonid



A l'époque, j'avais décidé d'étudier le russe (dans l'éventualité, improbable mais possible, où la France serait annexée par l'Union Soviétique) et de changer de coiffeur à chaque coupe de cheveux (dans le but, absurde mais passionnant, de trouver le coiffeur le plus nul de la ville). J'étais adolescent, la mode était aux cheveux longs et le mur de Berlin était encore debout.

Je fis la connaissance de Madame Petrovna dans un salon de coiffure miteux qui m'avait attiré par son enseigne saugrenue : de part et d'autre du mot « *COIFFEUR* », inscrit en majuscules, on pouvait lire, en minuscules, « *Messieurs* » et « *Fillettes* ». L'association malsaine de ces deux mentions avait quelque chose de gênant. Par ailleurs, je n'avais pas tardé à découvrir que le maître des lieux était un ancien légionnaire, ce qui expliquait pourquoi on pouvait trouver *Képi Blanc*, organe officiel de la Légion Etrangère, parmi les habituels magazines destinés à faire patienter la

pratique. J'avais attendu mon tour sur une chaise parfaitement dure, mais, en glissant un numéro de *PlayBoy* dans un exemplaire de *Képi Blanc*, j'étais parvenu à m'instruire sans afficher mes opinions pacifistes. Evidemment, ce militaire reconverti pratiquait une coupe plutôt courte et ne tolérait guère la controverse. J'en conclus que j'allais devoir me passer de coiffeur pendant deux ou trois mois avant de rattraper la mode. Mais, après tout, il me semblait que ma quête capillicole arrivait à son terme : j'avais trouvé la perle des coiffeurs. Cette expérience surpassait même une visite que j'avais faite trois semaines auparavant chez un coiffeur noir et que je tenais jusque là pour mon apothéose : ce spécialiste de la coupe afro et du défrisage avait littéralement paniqué devant mon cheveu plat (mais il s'en était tiré fort honorablement).

Quelqu'un entra. J'avais la tête baissée sous la poigne de fer du légionnaire, et la tondeuse mordait furieusement dans ma nuque. Aussi ne risquai-je pas le moindre mouvement pour regarder dans le miroir qui me faisait face. La forte odeur de tabac qui envahit la boutique me fit penser qu'il s'agissait vraisemblablement d'un monsieur et non pas d'une fillette. La voix rauque, à l'accent inimitable, qui commença à converser avec le coiffeur, ne me détrompa pas. C'était incontestablement un accent russe, mélodieux, fascinant, avec des « r » doucement roulés et puis, surtout, cette intonation caractéristique, déroutante pour les Français qui ne savent jamais si elle exprime la compassion ou la moquerie. J'eus la surprise, lorsque je pus relever la tête, de voir le reflet d'une très vieille dame, coiffée d'un foulard sans couleur, appuyée sur une canne, qui fumait une cigarette particulièrement longue et puante.

— Cela ne vous dérange pas si je fume, jeune homme ? me demanda-t-elle sur le ton de l'affirmation plutôt que de la question.

De toute manière, en ce temps-là, à moins d'avoir perdu sa mère d'un cancer des poumons et son père d'un cancer de la gorge, tout en subissant soi-même les assiduités de quelques métastases, on ne pouvait répondre à cette question que d'une seule façon :

— Mais non, mais non, pas du tout.

Et au lieu d'ajouter mon traditionnel « Au contraire, j'adore ça » destiné à dérouter l'adversaire, je risquai un timide :

— *Vi gavaritié pa-rouski ?* (Vous parlez russe ?)

— *Da, da, kaniejna ia gavaridou* (oui, oui, bien sûr que je le parle), me répondit-elle en riant aux éclats.

Puis elle se lança dans une longue tirade dont je compris environ vingt pour cent, juste assez pour savoir qu'elle était effectivement russe, qu'elle habitait depuis longtemps en France et qu'elle se faisait ramener des cigarettes de Russie dès qu'elle trouvait quelqu'un qui allait en URSS. Lorsque j'eus épuisé sur elle les cinquante mots qui composaient mon vocabulaire russe, je revins au français pour clarifier notre conversation. Ce fut un échec, car, bien que Madame Petrovna parlât un français parfait, sa pensée me parut tout à fait embrouillée. La principale idée directrice était qu'elle était exilée pour des raisons politiques et qu'elle craignait pour sa sécurité. « Léonid me cherche » aimait-elle à répéter, sous le regard amusé du coiffeur, qui ne semblait pas trouver Brejnev bien inquiétant. Elle avait par ailleurs une analyse toute personnelle du communisme : « Ils ont voulu péter et ils en ont fait plein la culotte », ce qui, dans la bouche d'une vieille dame, me choqua plutôt.

Lorsque j'échappai aux griffes du légionnaire, j'étais doté d'un *look* incongru qui allait me valoir les quolibets bien sentis de mes camarades de lycée. Quant à Madame Petrovna, assise entre une affiche d'*Elnett* et une réclame pour *Pétrole Hahn*, elle semblait s'être installée dans le salon de coiffure pour la soirée, bien décidée à profiter des cendriers. Elle m'invita à venir la voir chez elle mais omit de me donner son adresse, ce qui me permit d'accepter tout en ayant la plus parfaite des excuses pour ne pas tenir parole.

Je la revis plusieurs fois dans les rues du quartier. Son air lamentable

et sa mise approximative me faisaient pitié. Elle portait des bas qui descendaient en vrille sur ses chevilles. Ses cheveux vaguement blonds et mal peignés s'échappaient de son foulard douteux. Elle portait par tous les temps d'horribles lunettes noires en plastique. Elle semblait me reconnaître et me saluait. Un jour, je la vis aborder un passant, sortir un papier de sa poche et le montrer à l'homme qui se mit à lui parler longuement avec un air de conspirateur. Qu'y avait-il sur ce papier et quel pouvait être le but de ce conciliabule ?

Un soir, en rentrant du lycée, je la trouvai perdue. Elle sortit son papier de sa poche et me le montra : il indiquait son nom et son adresse. Elle habitait à cent mètres de là. Je décidai de la raccompagner chez elle. Je ne me sentais pas particulièrement à l'aise, mais après tout, je ne risquais rien, sinon de lui faire plaisir. Et puis, j'avais dans mon cartable une version russe à faire pour le lendemain, qui paraissait relativement coton. Peut-être allait-elle pouvoir m'aider.

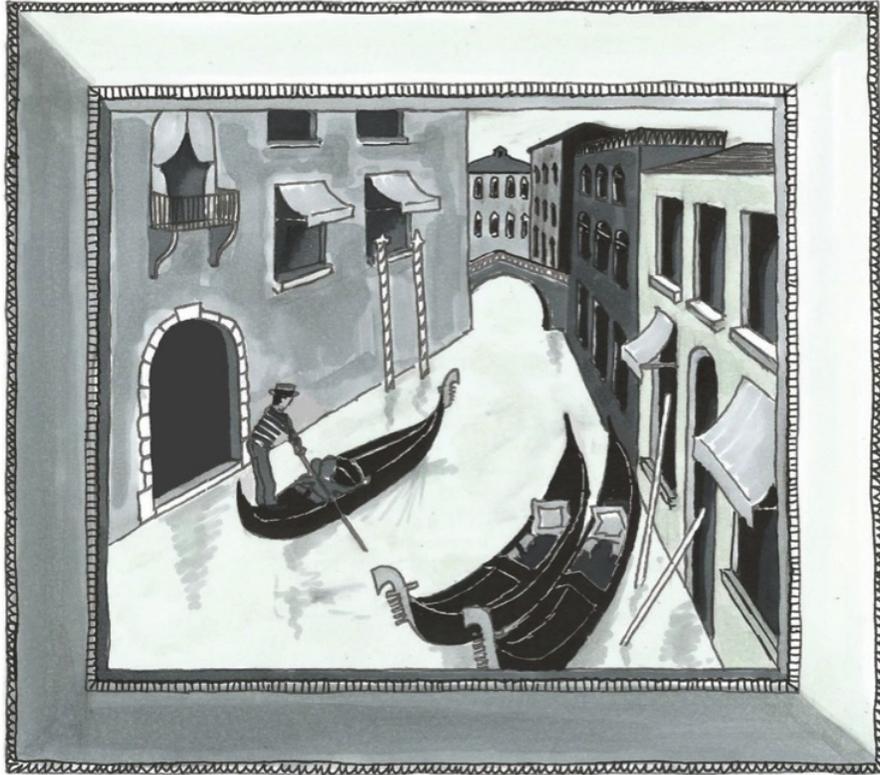
Dès mon entrée dans son appartement, je fus suffoqué par l'odeur de tabac et l'atmosphère confinée. Partout s'élevaient des piles de journaux. Des années et des années du *Figaro* entassées dans tous les coins. Partout. Des journaux humides, sales, gris, jaunes, froissés. Partout, sur les chaises, sous l'aquarium du poisson rouge, sous la table, sur le buffet, sur le guéridon, sur le parquet. Partout. Des piles grêles, tordues et immenses, qui montaient jusqu'au plafond. Ces colonnes de papier s'élevaient dans toutes les pièces et composaient un labyrinthe qu'il fallait toujours déjouer, qui se compliquait de jour en jour, insensiblement, par addition d'un nouvel exemplaire du quotidien. Au détour de ces cascades feuilletées, je cherchais des yeux les fenêtres que Madame Petrovna n'ouvrait sûrement plus : la porte du palier devait suffire pour aérer.

La cuisine était la seule pièce utilisable et nous nous y installâmes devant un thé au goût déroutant. Je soumis à Madame Petrovna la nouvelle de Tolstoï que j'étais censé traduire. Elle la lut à haute voix, en exprimant son enthousiasme de temps à autre : « *Kharacho, otchène kharacho !* (Bien,

très bien !) ». Il me fallut plusieurs minutes pour comprendre qu'elle me félicitait. J'avais recopié le texte et elle croyait qu'il était de moi. J'essayai de la détromper, en vain. Quant à traduire, il n'en était pas question, elle comprenait très bien comme ça. Elle fumait à la chaîne ses drôles de cigarettes russes : une petite cartouche de tabac au bout d'un cylindre en carton. Elle jetait ses mégots n'importe où. Elle termina sa lecture et se remit à m'entretenir des menées de Léonid Brejnev contre elle. Au moins était-elle sûre de son bon droit et avait-elle peur des communistes en toute tranquillité. C'était déjà quelque chose. Au bout d'un moment, je cessai de me demander en quoi elle pouvait susciter un tel acharnement de la part du Kremlin et j'allai ouvrir la fenêtre de la cuisine et celle du salon pour éviter l'asphyxie.

J'appris le lendemain qu'un incendie s'était déclaré dans l'immeuble de Madame Petrovna. Je me précipitai sur place pour en savoir plus. Je questionnai une concierge en faction devant le bâtiment : c'était bien l'appartement de la vieille dame qui avait brûlé. Prévenus un peu tard par des voisins, les pompiers n'avaient pas pu sauver la vieille Russe. Un ou deux mégots avaient suffi à allumer l'incendie. Ensuite, tout était allé très vite. Le feu, attisé par le courant d'air qui soufflait entre les fenêtres ouvertes, s'était immédiatement propagé dans l'amas incroyable de papier. Dommage que les fenêtres n'aient pas été fermées comme d'habitude, conclut doctement la concierge.

C'est de l'hébreu



Dès que j'entre dans la pizzeria, un inconnu se lève de sa table pour me saluer. Il s'avance vers moi, le sourire chaleureux et les bras ouverts :

— Bonjour, comment allez-vous ?

— Bonjour... euh

— C'est drôle de vous trouver ici. Vous venez souvent ?

— Non, c'est la première fois. Mais, euh, excusez-moi, j'avoue que, comment dire, votre visage me dit quelque chose, naturellement, euh... mais je n'arrive pas à me rappeler où euh...

— Ah ah, mais si, mais si, voyons. Je suis votre voisin de palier. J'habite juste en face de chez vous.

— Ah oui. Bien sûr. Je vois !

En fait, je ne vois rien du tout. Je n'ai aucune idée de qui peut bien être ce type. Sa bobine me semble totalement inconnue, mais il est vrai que je ne prête guère attention à mes voisins. De toute manière, son affirmation sera facile à vérifier dans les jours qui viennent. Voilà qui plaide en sa faveur. S'il m'avait fait le coup du gars perdu de vue depuis l'école maternelle ou le service militaire, je me méfierais davantage. J'accepte donc d'engager la conversation, surtout que je suis en avance ; Simon et ses invitées ne sont pas encore arrivés.

Au bout de trois minutes de discussion vaseuse sur la pluie et le beau temps, le gars me glisse, sur un ton entendu :

— En tout cas, ici, pas de problème. Vous pouvez avoir totale confiance.

— Ah bon ?

— Oui, parce que certains restaurants, vous me comprenez, hein... Mais ici, aucun souci, pas de problème.

— Ah, euh, oui, c'est bon à savoir.

— Bon, parce que moi, je dois dire que ça m'est un peu égal, mais mon copain, là (il me désigne un autre type qui est resté assis à sa table), il fait très attention. Donc, quand il m'invite à déjeuner, c'est toujours ici.

— Ah oui. Très bien, très bien. Bonjour, monsieur, dis-je en saluant le copain à tout hasard.

— On vient en totale confiance. Aucun problème. 100% garanti.

Il me balance le clin d'œil complice du vieux copain qui te refile le bon tuyau. Il est déjà treize heures mais je dois ouvrir très tard aujourd'hui, car je ne comprends pas un traître mot de ses fines allusions. Je jette un coup d'œil circulaire à la salle de restaurant, histoire de chercher ce qui pourrait bien inspirer une telle adhésion, mais rien ne me saute aux yeux.